

## LES CORBEAUX DE LA MI-AUTOMNE

— Tu crois que les prêtres taoïstes vont nous donner des gâteaux ? demanda Oisillon, dubitatif.

— Sans aucun doute. Ils ne sont pas fous. *Nourrir le poussin fera accourir la poule*, ils le savent bien.

Du haut de ses six ans, Oisillon fit une moue d'incompréhension. Tambour eut un haussement d'épaules impatient.

— Cela veut dire que s'ils nous soignent, on en parlera à nos parents, qui viendront faire des offrandes plutôt chez eux qu'au temple taoïste concurrent.

— Mais on ira bien aux *deux* temples quand même ?

— Evidemment, il faut entretenir la tension entre les prêtres du Crapaud à Trois Pattes et ceux des Huit Immortels.

Tambour, à dix ans passés, savait de quoi il parlait : sa mère, tenancière de gargote, n'hésitait jamais à donner les invendus sucrés à ses camarades de classe. Accoutumés à ses fleurs de gélatine au lait de coco, les gamins entraînaient leur famille chez elle à la première occasion, générant un chiffre d'affaires non négligeable. *A progéniture gourmande, parents insatiables*, aimait-elle répéter en comptant ses sapèques.

Quoi qu'il en soit, en cette nuit de fête de la Mi-Automne, il y avait fort à parier que les deux temples avaient quelques douceurs en réserve pour les gamins qui s'y rendaient en bandes joyeuses. Tambour imagina des gâteaux de lune aux bords festonnés, farcis d'une pâte aux graines de lotus constellée de gingembre confit, où des morceaux de saucisse chinoise gravitaient autour d'un jaune d'œuf salé. Cette évocation, ravivant l'odeur des feuilles de lime et d'eau de rose, l'incita à presser le pas.

Tambour voyait ses amis devant eux, lanterne au poing et chansons aux lèvres, une nuée rouge cerise et jaune citrouille qui s'éparpillait dans la nuit comme une farandole de lucioles en quête d'aventure. Par hasard, il s'était retrouvé à bavarder avec le petit Oisillon qui trottnait à ses côtés, visiblement à bout de souffle. Il avait un peu pitié de ses jambes courtes et de ses joues échauffées, mais il ne fallait pas trop traîner sur le chemin bordé de banyans nouveaux. Tambour tenta de le houspiller :

— Allons, dépêche-toi un peu, sinon les autres vont tout manger.

— Je fais ce que je peux ! Cette lanterne pèse plus lourd qu'un chat.

Tambour secoua la tête. Oisillon, pour imiter ses aînés, avait choisi une énorme lanterne qui ballottait au bout de la canne de bambou. L'armature en jonc, habillée de papier

écarlate, dessinait les contours ronds d'un lapin avec, à la place du cœur, une flamme de bougie papillotant au vent.

— Encore heureux que tu n'aies pas pris une lanterne en forme d'éléphant ! lâcha Tambour. Ton père ne t'a jamais dit que la taille importe peu ?

— Chez Monsieur Truong, à part ça, il n'y avait que des fleurs roses, rétorqua Oisillon. Et puis, c'est bien un lapin qu'on voit là-haut, non ?

Du doigt, il désigna la lune, pleine en cette nuit magique, qui luisait au-dessus des frondaisons. Sur sa surface métallique irrégulièrement cabossée se détachait la silhouette d'un lapin voûté. Tambour dut acquiescer.

— Oui, c'est lui, le lapin apothicaire. Au fait, tu sais ce qu'il est en train de préparer ?

L'autre leva vers lui un front moite de sueur.

— La soupe du soir ?

— Pas du tout !

Tambour se pencha vers Oisillon et chuchota :

— Le lapin dans la lune prépare une pilule d'immortalité.

— Une pilule de quoi ?

— Une pilule qui permet de vivre longtemps, longtemps, sans jamais mourir.

Il roula des yeux et approcha sa propre lanterne de son visage. Des ombres, contournant la boursoufflure de son nez, dégoulinèrent le long de sa bouche en traînées visqueuses.

— Et devine, Oisillon, ce que le lapin broie dans son pot en faïence...

Le petit le fixa, hypnotisé. Sous cet angle, la figure de Tambour, tout en excroissances, lui parut monstrueuse. Son menton saillait sous des gencives humides. Au fond de ses prunelles se tordaient des flammes. Même ses paupières semblaient suinter un filet rougeâtre qui se répandait dans les rigoles de sa peau...

— Le lapin... susurra Tambour d'une voix caverneuse. Le lapin réduit en poudre les os de cent... petits garçons !

Oisillon poussa un cri quand une main s'abattit sur son dos.

— Nigaud, va ! rigola Tambour, ravi de sa plaisanterie. Si tu veux faire partie de la bande des grands, il te faudra plus de tripes que ça.

Les cils ourlés de larmes, Oisillon le regardait avec colère.

— Tu n'es qu'un méchant garçon qui raconte des mensonges !

— Alors, là, tu te trompes. La légende est formelle : le lapin que tu vois là-haut

passé ses nuits à piler les crânes de garnements comme toi.

Oisillon inspira vivement, soudain conscient du silence qui les entourait. La ville avait depuis longtemps disparu derrière les courbes du chemin. Devant eux, les lumignons de leurs camarades s'étaient dispersés dans la nuit et ne brillaient plus que par intermittence, des feux follets qu'il aurait aimé rejoindre. Qu'aurait-il donné pour être arrivé au temple ! Au moins il y aurait des prêtres, des adultes sérieux, plus rassurants que ce Tambour devenu fou, dont les pommettes s'étaient mises à fondre comme de la cire quand il avait levé sa lanterne au niveau de ses tempes. Il lui faisait peur avec son front protubérant, aussi bosselé que le cul d'une marmite. D'instinct, il s'écarta de son aîné et allongea le pas.

— Attends ! dit Tambour. J'ai bu trop de jus de canne tout à l'heure. Il faut que je trouve un buisson, sinon je vais éclater.

Il dévala un talus, à la recherche d'un coin pour se soulager.

Seul sur la piste mangée par les ombres, Oisillon scruta la lune. Elle paraissait menaçante avec ses bords acérés. Il avait l'impression que le lapin s'activait tout à coup, penché sur un bol au contenu effroyable. Le bruit du mortier résonna dans sa tête, un grincement cadencé où il décelait le craquement d'os broyés. Il frissonna au souvenir de la face difforme de Tambour, une figure de cire liquéfiée par le feu. Oisillon n'avait plus envie de suivre ce garçon. Mais était-ce vraiment un garçon, ce Tambour maléfique rencontré par hasard pendant la danse de la Licorne ? On disait que des démons aimaient se faire passer pour des hommes afin de mieux les entortiller. Et quelquefois, leur déguisement se fissurait l'espace d'un instant, révélant toute l'horreur cachée. Si c'était cela qu'il venait d'entrevoir, cette métamorphose éphémère, si dangereuse pour celui qui l'avait contemplée ?

Oisillon jeta un coup d'œil en contrebas. Une petite lumière indiquait que Tambour avait repéré un endroit adéquat. C'était le moment de déguerpir, pour ne plus avoir à côtoyer le démon aux traits d'enfant. Il prit ses jambes à son cou et s'engagea dans les hautes herbes du talus opposé. Il ne fallait surtout pas que Tambour le rattrape, maintenant qu'il connaissait sa vraie identité. Aiguillonné par la peur, Oisillon s'enfonça résolument dans les fourrés, décidé à mettre le plus de distance entre lui et son compagnon. Seule la faible clarté de sa lanterne le guidait à travers les fougères et les racines. Il trébucha plusieurs fois, se rétablit et continua sans se retourner. Exténué, il s'accroupit contre le tronc d'un banian et abrita sa lanterne de son corps.

— Oisillon ! Où es-tu ?

Le garçonnet ne bougea pas. La voix semblait très lointaine, un peu énervée. Et pour cause, Tambour le démon venait de perdre sa proie ! Il cria plusieurs fois encore, tour à tour

cajoleur et agacé. Puis ce fut le silence.

Rasséréné, Oisillon remua doucement. Il se sentait désemparé. Voilà ce que c'était de désobéir à sa mère. Il se souvint à regret qu'elle lui avait interdit de suivre les plus grands après la danse de la Licorne. Il devait rester auprès de la jeune fille qui le gardait. Mais celle-ci, en ce soir de festivités, lui avait laissé la bride sur le cou, occupée à courir la prétentaine comme toutes ses amies. Lui-même, enivré par les chants et l'action, avait emboîté le pas aux aînés, ravi de son indépendance et pressé de découvrir le monde. A présent, il rêvait d'être dans les bras de sa mère, le menton chatouillé par une mèche folâtre qui embaumait le jasmin.

Un bruit d'eau le surprit. Il se rendit compte qu'il se trouvait au bord de la rivière qui longeait le chemin. Oisillon s'approcha de la rive avec précaution, attiré par le son des flots lapant les pierres. Le reflet de la lune tremblotait à la surface de l'eau, sans jamais se désintégrer. Le cercle aux bords émoussés lui sembla plus doux et il sentit la tension l'abandonner.

*Cent, quatre-vingt-dix-neuf plus un,  
Nous sommes cent,  
Tous ensemble bien au chaud.  
Cent, quatre-vingt-dix-neuf plus un,  
Nous sommes cent,  
Un petit prix à payer  
Pour ne jamais fermer les yeux.*

Le dos tourné, quelqu'un chantonnait tout bas, le front levé vers le ciel. Un enfant ? se demanda Oisillon, intrigué. Assis contre un rocher, l'autre semblait à peine plus grand que lui. Enhardi, il osa :

— Tu sais comment revenir à la ville ?

Le chant s'arrêta.

— Non. Mais ce n'est pas là que je vis.

Oisillon s'aperçut avec étonnement que le petit chanteur portait un masque représentant le bonhomme au sourire épanoui qu'on voit toujours aux danses de la Licorne. La figure joufflue arborait une expression joyeuse qui réconforta Oisillon.

— Ah bon ? D'où est-ce que tu viens ?

— De là-haut, répondit le Masque, le doigt pointé vers la lune.

— Tu connais donc le lapin apothicaire ?

L'autre éclata d'un rire qui lui parut amer.

— Bien sûr, je le connais. Une fois par an, à la Mi-Automne, il nous laisse descendre sur terre. Mais à l'aube, il nous faut rentrer, sinon il n'est pas content.

— Pourquoi ?

— Le lapin veut absolument qu'on soit cent garçons dans son bol de faïence, sans quoi sa recette ne marche pas.

Oisillon se gratta le nez.

— C'est vrai qu'il vous écrase dans son mortier ?

— Oui, il broie nos os toute la nuit. Le lapin est un forcené qui ne fait rien à moitié.

— Pourtant, tu n'as pas l'air mort...

— C'est parce que c'est la Mi-Automne ce soir.

Oisillon ne comprenait pas très bien. Cependant, l'histoire piquait sa curiosité. On pouvait donc aller dans la lune et revenir sur terre. Cela devait être un incroyable voyage.

— C'est comment, là-haut ?

— La lumière est comme une pluie de cendres étincelantes. Elle tombe sur les palais et les jardins où poussent des canneliers. La déesse de la Lune, Hang Nga, s'y promène en pensant à ceux qui vivent ici bas. Elle aimerait tant avoir quelqu'un à qui parler !

Le Masque fixa Oisillon de ses yeux rieurs, deux trous noyés d'ombre.

— Ça te dirait d'y faire un tour ?

Le garçonnet, terriblement tenté, hésita.

— Oui... Mais je n'ai pas envie d'y rester, moi !

— Tu n'y es pas obligé. Tu prendras ma place jusqu'à l'aube, le temps d'explorer la lune et de bavarder avec la déesse. De toute façon, je dois rentrer avant le lever du soleil.

Oisillon était fort embêté. Son incartade de cette nuit lui vaudrait une bonne punition. Sa mère allait probablement le gronder, mais son père n'hésiterait pas à lui faire déguster du rotin. Si une visite au temple était interdite, alors que dire d'une virée dans la lune ? Il était sans plus sage d'arrêter les dégâts...

— Non, il faut que j'y aille, articula-t-il d'une voix déçue. On m'attend à la maison.

— Tant pis ! Tu as raison. A l'année prochaine, peut-être.

Le Masque se remit à chantonner tout bas.

Oisillon se détourna. Il avait bien fait de refuser. Une bêtise à la fois, c'était amplement suffisant. Un éclat de lumière sur l'eau le retint. La lune était si belle, si accueillante, ainsi reflétée dans l'onde. Ses rondeurs adoucies lui rappelèrent qu'une déesse solitaire musardait sous une pluie de cendres. A quoi ressemblait-elle ? Portait-elle un diadème de cristal ou des épingles de jade, comme les princesses vues dans les livres ?

Quelles plantes magiques poussaient au pied des canneliers enracinés sur la lune ? Des questions sans fin l'assaillirent, tandis qu'il s'apprêtait à partir. Malgré lui, Oisillon se reprit à rêver de cette aventure hors de ce monde. Il tenait là une occasion qui ne se représenterait pas de sitôt. Il voulut soudain courir l'aventure, goûter à l'inconnu, pour savoir. Juste cette fois-ci.

— En fin de compte, murmura-t-il, j'aimerais bien prendre ta place cette nuit. Mais comment aller dans la lune ? Je ne sais pas voler.

Le Masque le considéra, toujours hilare.

— C'est très simple. Suis-moi.

Il prit Oisillon par la main. Sans hésiter, il s'approcha de la berge, puis entra dans l'eau. Le garçonnet se raidit en sentant le froid lui mordre les mollets, mais ne recula pas. Devant eux, le reflet de la lune dansait sur les flots.

— On va plonger dans le reflet, annonça le Masque. Retiens ton souffle. Lorsque tu referas surface, tu te trouveras là-haut.

— Tu es sûr ?

— Je te le promets.

Des courants glacés s'enroulèrent autour des jambes d'Oisillon. Ils s'emparèrent de son corps grelottant sans qu'il renâcle. Quand il perdit pied, il prit peur. Mais la lune étincelait devant lui, si proche à présent. Il vit la silhouette tremblotante du lapin apothicaire lui faire signe.

— Respire à fond ! ordonna le Masque.

Oisillon obéit et ils plongèrent. Le reflet se disloqua en mille scintillements.

Les yeux écarquillés, Oisillon tenta de sonder les ténèbres verdâtres. Dans quelle direction fallait-il aller ? Pour l'instant, ils ne bougeaient guère.

Oisillon eut brusquement l'impression que sa tête allait éclater. Il avait besoin de respirer. Pourtant il n'était pas encore arrivé sur la lune. Ses poumons le brûlaient. Il donna un coup de pied pour remonter à l'air libre. Mais d'une main sur son cou, le Masque le retenait sous l'eau. Terrifié, Oisillon ouvrit la bouche pour crier. Il but la tasse puis inspira par le nez.

Les rayons de lune éclairèrent le visage rond qui le regardait avec un sourire. Oisillon crut voir des algues argentées se déployer tout autour d'eux. Il pensa alors à la chevelure de sa mère, ces mèches souples au parfum de jasmin, roulant, se déroulant, dans une onde traversée de cendres brillantes.

(...)